

Comptes rendus bibliographiques

Hélène BOUGET et Magali COUMERT (dir.) avec la collaboration de Jean-Christophe CASSARD, Amaury CHAUOU, Hélène TÉTREL, *Histoires des Bretagnes, 2., Itinéraires et confins*, Brest, Centre de recherche bretonne et celtique/Université de Bretagne occidentale, 2011, 286 p.

Après avoir traité de la dimension mythologique des origines bretonnes dans un ouvrage dont nous avons rendu compte ici-même¹, l'ambitieux chantier ouvert par le Centre de recherche bretonne et celtique sous l'intitulé programmatique *Histoires des Bretagnes* s'est poursuivi, dans le cadre de trois nouvelles journées d'études (en septembre 2009, janvier et juin 2010), par une approche qualifiée « géo-textuelle » (H. Bouget) des « itinéraires et confins » bretons, insulaires aussi bien que continentaux, auxquels renvoient tout ensemble la littérature, l'histoire et l'historiographie. À défaut de résumés des seize communications contenues dans le présent ouvrage, l'introduction dégage adroitement les linéaments parfois fort ténus qui viennent structurer l'ensemble de l'édifice (p. 11-15) et que le lecteur n'aurait peut-être pas pu discerner au premier coup d'œil en observant ses trois parties constitutives, d'autant que les titres des deux premières, respectivement « Circulations » (p. 17-105) et « Marges et frontières » (p. 107-200), nous paraissent avoir été inversés. « Imaginaire des confins » (p. 201-283), le titre de la troisième partie, s'accorde quant à lui à *merveille* – c'est bien le cas de le dire – avec la dimension proprement littéraire qui caractérise son contenu.

Au demeurant, cette dimension littéraire est également présente dans les deux premières parties, de nature pourtant plus historique ou historiographique : ainsi en est-il quand G. German explore l'arrière-plan de plusieurs triades galloises (n° 35, 36, 37 et 51, selon la classification mise au point par R. Bromwich), étroitement liées entre elles sans doute pour avoir emprunté à des sources communes l'essentiel de leur matière et qui renvoient ainsi, dans le cadre d'une problématique toujours actuelle du point de vue de l'identité galloise, à des traditions brittoniques manifestement

¹ *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LXXXIX, 2011, p. 458-461.

beaucoup plus anciennes que l'époque de composition des triades concernées (p. 19-35) ; ou bien quand A. Chauou évoque « les enjeux de la géographie arthurienne » (p. 75-89) et H. Pagan « *the Political Climate under Edward I* » (p. 91-105), qui s'avèrent avoir été singulièrement marqués par l'utilisation intensive de matériaux tirés du *Liber regum Britanniae* et de ses adaptations vernaculaires, afin de permettre à Henri II et à Édouard I^{er} d'asseoir leur légitimité sur les « franges celtiques » de leur « empire » ; ou encore quand H. Bouget et S. Douchet mettent en évidence, en s'intéressant respectivement aux « trajectoires » du Graal (p. 109-124) et aux « ponts faits pour ne pas être franchis » (p. 125-141), les prolongements donnés à cette géographie par l'élargissement de ses territoires à la fiction, au romanesque et au « merveilleux » ; ou enfin quand C. Lloyd-Morgan et A.S. Magnúsdóttir s'intéressent aux transferts de la matière arthurienne, qu'il s'agisse des itinéraires des textes et de leurs manuscrits au pays de Galles à l'époque (XIV^e-XV^e siècles) qui voit des mécènes locaux commanditer la traduction et surtout l'adaptation en gallois des œuvres françaises (p. 169-183) ; ou de la manière dont cette matière arthurienne pénètre, là encore par la traduction, la tradition littéraire de la saga nordique, qui bientôt la « recycle » de manière particulièrement créative (p. 185-200).

F. Laget, rapprochant du texte d'un auteur norvégien une anecdote célèbre de Gervais de Tilbury sur « la mer au-dessus de la terre », oriente l'origine de cette croyance médiévale vers la tradition des *immrama* irlandais (p. 203-220), hypothèse qui vient ainsi croiser celle développée par I. Ollivier à l'occasion de son examen des navigations aux confins du monde dans trois romans du Graal (p. 221-235). F. Le Nan, dans une communication au titre « debordien » sur « Écriture des confins et confins de l'écriture dans la *Continuation de Perceval* par Gerbert », conjugue les notions d'itinéraire et de quête pour mieux saisir les espaces parcourus par le héros (p. 237-252), tandis qu'A. Delamaire, appliquant au *Perceforest* la problématique des itinéraires et des confins, constate la fertilité de cette grille de lecture qui permet en effet de dégager le schéma d'ensemble du voyage chez l'auteur du roman (p. 253-267). M. Boyd, reprenant à nouveaux frais l'étude des éléments relatifs au loup-garou dans les traditions celtiques, s'efforce de qualifier les rapports entre la matière de Bretagne et l'Irlande et parle à cette occasion d'un phénomène d'« infusion de culture irlandaise », dont témoigne, par exemple, la *vita* de saint Ronan en Bretagne continentale (p. 269-283). Cette exploration par des spécialistes de l'« imaginaire des confins » recèle bien des richesses, qu'il ne nous est malheureusement pas possible d'inventorier dans le cadre limité de la présente recension.

Quatre articles enfin ressortissent à une approche de nature plus strictement historique.

C. Garault examine la localisation paradoxale de l'abbaye de Redon, « entre centre et confins », en changeant à plusieurs reprises le point de vue : l'échelon local de la région de Redon, celui de la marche bretonne, celui de la péninsule armoricaine et celui de l'empire carolingien. C'est l'occasion pour l'auteur de rappeler et de chercher

à dépasser les « débats historiographiques » des XIX^e-XX^e siècles sur la dimension « nationale » (bretonne) de cette fondation monastique, sans pour autant nier l'existence de précoces « enjeux identitaires » (p. 37-53). L'intérêt du propos de C. Garault nous fait d'autant plus regretter qu'elle n'ait pas donné la place que nous croyons qu'il mérite au fait que la fondation de Redon, aux confins de quatre évêchés dont les sièges avaient succédé, directement ou avec solution de continuité, aux chefs-lieux d'anciennes *civitates*, est intervenue à l'époque même où le pouvoir carolingien renforçait, voire imposait, notamment à l'ouest de la péninsule bretonne, la territorialisation diocésaine.

C'est en recourant, elle aussi, à différentes focales que F. Madeline nous montre la complexité du phénomène d'extension de l'« empire angevin » sur l'une de ses « franges celtiques » : la démarche de l'auteur, très innovante et, qui nous permet de mieux appréhender « les enjeux politiques et territoriaux autour de la frontière bretonne » dans la seconde moitié du XII^e siècle, aboutit, au terme d'une argumentation très maîtrisée, à la conclusion que « l'annexion du duché dans un vaste empire, en supprimant les possibilités d'alliances multiples, a favorisé son "désenclavement" et son ouverture vers l'Anjou et le Poitou d'une part, mais aussi vers des réseaux plus vastes, anglais ou français, dont l'alternance constituera une véritable politique tout au long du Moyen Âge » (p. 55-73). Cette analyse, qui entre en résonance avec les débats actuels sur une éventuelle « réunification » des cinq départements de la Bretagne historique dans le cadre d'une plus vaste région Ouest, reconfigurée pour atteindre la taille critique des autres régions européennes, devrait aider à comprendre comment la politique « impériale » des Plantagenêts en Bretagne aura paradoxalement servi à renforcer les structures du duché et, par voie de conséquence, l'idéologie ducal.

Y. Coativy examine avec minutie et alacrité le compte rendu par le vicomte d'Avranches de la mission effectuée en Bretagne en 1296 sur l'ordre de Philippe le Bel pour vérifier l'exécution de l'embargo de certaines marchandises à destination de l'Angleterre. Il s'agit d'un document connu et même édité de longue date, mais dont une lecture plus attentive permet au chercheur de dégager toute la richesse (p. 143-151). *Tro Breiz* avorté, même si l'envoyé royal a passé par Dol, Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Quimper et Saint-Pol de Léon, préfigurant assez nettement l'itinéraire qui sera encore celui de Colbert de Croissy en 1665, la mission privilégie les sites de la côte bretonne dans une perspective maritime illustrée également par ses étapes à Cancale, Landévennec et Brest, ainsi que dans les villes fluvio-maritimes de Lannion, Morlaix et Landerneau ; itinéraire qui, déjà, ignore largement la Bretagne intérieure, même si le vicomte d'Avranches emprunte de Morlaix à Quimper la route de la montagne bretonne qui passe par l'abbaye du Relecq, donc par Brasparts et Pleyben. La lecture de ce document donne en outre l'impression d'une mobilisation de moyens disproportionnés par rapport au résultat obtenu et il nous semble qu'Y. Coativy a raison de suspecter que l'enquête officielle du vicomte d'Avranches

se doublait d'une mission secrète de nature tout autant politique que stratégique et militaire, qui pourrait bien avoir ouvert la voie à l'octroi de la pairie au duc (1297).

J.-C. Cassard, qui a croisé naguère à plusieurs reprises dans ses travaux sur les *novi sancti* de Bretagne différentes figures de pèlerins bretons, s'intéresse à la présence de ces derniers à la fin du Moyen Âge dans deux haut-lieux du catholicisme, Rome et Compostelle (p. 153-167). Revenant à cette occasion sur la présence de chemins de Saint-Jacques en Bretagne, dont il a naguère dénoncé avec une certaine causticité le caractère mirageux, ce chercheur enfonce définitivement le clou en privilégiant avant tout un itinéraire maritime pour les pèlerins originaires du duché ; il évoque à cette occasion la possibilité qu'un des ports d'embarquement était situé au débouché de la Vilaine ; pour notre part, nous suggérons que les Bretons avaient la possibilité de débarquer à Saintes, voire à Bordeaux, importantes étapes du pèlerinage. Cette double hypothèse aurait ainsi l'avantage de combiner cheminements terrestres et déplacements par mer, consacrant moins le divorce entre l'une ou l'autre de ces éventualités, que la possibilité pour leurs tenants respectifs de s'accommoder des deux.

André-Yves BOURGÈS

Bernard MERDRIGNAC, *D'une Bretagne à l'autre, les migrations bretonnes entre histoire et légendes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2012, 294 p.

Comme pour fêter son départ en retraite, Bernard Merdrignac nous offre cet ouvrage écrit d'un ton alerte, où le plaisir de la rédaction transparait dans un feu d'artifices de références tous azimuts. Dans l'introduction voisinent ainsi Rudyard Kipling, un colloque sur les difficultés d'édition des textes d'Isidore de Séville, les Rolling Stones et Oscar Wilde... Le premier chapitre expose la démarche suivie dans l'ouvrage. Spécialiste reconnu de la production hagiographique bretonne, B. Merdrignac présente sa position dans un débat loin d'être clos concernant l'interprétation des vies de saint bretons situées dans les premiers siècles du Moyen Âge, mais rédigées bien des siècles plus tard. Cette documentation hagiographique reflète-t-elle la réalité des origines bretonnes, ou fonde-t-elle *a posteriori*, un récit de celles-ci ? Pour B. Merdrignac, il est clair que l'invention de chaque hagiographe est contrainte par une culture profane, orale, indépendante, que l'on peut aussi qualifier de populaire ou folklorique. Celle-ci représenterait un fonds commun partagé entre l'hagiographe et son public, que le premier serait forcé de reprendre, quitte à le déformer, pour satisfaire son audience et valider son récit. Ainsi, quels que soient les buts contemporains poursuivis par l'hagiographe au moment de sa rédaction, et même si celle-ci est très postérieure aux événements rapportés, une partie de la réalité du passé, transmise jusque là de façon orale, serait obligatoirement